

Conférence de M^r Roger MULLER, faite au R.G de Clamecy-Mouron
en 1958.

Messieurs,

Je suis très honoré d'être accueilli ce soir par vous, et, c'est un grand plaisir pour moi de vous dire - comme mon fils m'en a prié - quelques mots sur la vie qui fut celle des Français résidant en Indochine au cours de la dernière guerre mondiale.

Mon fils aîné, votre collègue, continuant ses études en France, nous sommes partis pour l'Indochine en Octobre 1938 avec ma femme et mes deux autres enfants.

Habitant dans le centre Annam, où je dirigeais les Grands ateliers de Chemin de Fer, il n'y a rien de spécial à vous conter sur notre vie jusqu'à l'Armistice de Juin 1940. Etant donné le peu de Français ayant quitté l'Indochine pour aller se battre en France, été donné également que l'Administration Coloniale avait refusé de nous renvoyer en France lorsque nous avons demandé (quelques uns) à rompre notre mise en affectation spéciale, pour reprendre du service dans l'armée ou dans la Marine, la guerre en France ne nous affecta pas beaucoup jusqu'au mois de Mai 1940. Il est vrai que c'était la drôle de guerre en France et que, malheureusement beaucoup n'y croyaient pas.

Le premier choc que nous reçûmes se situe au lundi de Pentecôte (11 Mai je crois) lorsque nous apprîmes l'offensive déclenchée par HITLER et l'envahissement de la France.

Puis tout se passa très vite et sans même nous en rendre compte, nous apprîmes l'armistice désastreux et l'occupation de la France Métropolitaine.

C'est ^{de} la période qui commença alors que je voudrais vous entretenir. Pour la clarté de l'exposé il faut la diviser en 5 périodes :

- 1°) De l'armistice aux environs de PEARL HARBOUR, soit jusqu'à la fin de 1941.
- 2°) De la fin de 1941 au 9 Mars 1945.
- 3°) Du 9 Mars 1945 au 15 Août 1945.
- 4°) Du 15 Août 1945 au 11 Septembre 1945.
- 5°) Du 11 Septembre 1945 au 18 Mars 1946.

1ère PERIODE - Un problème crucial se pose aux Français après l'Armistice, à savoir rallier le Général DE GAULLE ou non.

Ce qui fut possible pour les colonies d'Afrique ou d'Océanie ne l'était pas pour l'Indochine car nous avions une frontière commune avec les Japonais, qui à cette époque là, occupaient presque toute la Chine du Sud, en bordure du Tonkin. Et ne l'oublions pas ils étaient les alliés des Allemands.

Si j'affirme cette impossibilité c'est qu'elle fut la thèse même du général d'armée CATROUX qui avait été notre gouverneur général pendant la guerre et que dès sa prise de fonctions, le Maréchal PETAIN, avait décidé de remplacer par l'Amiral DECOUX, à ce moment là Commandant en Chef la marine en Extrême Orient.

...../.....

Le Général CATROUX avant de prendre congé des plus hautes personnalités d'HANOÏ qui constituaient ce qu'on appelait le "Grand Conseil" prit ses adieux et attira leur attention sur le fait qu'en Indochine l'ennemi n'était pas l'allemand mais le japonais et que celui-ci était à nos portes. En conséquence, il donnait comme consigne de se serrer derrière l'autorité légale française (c.a.d. le Maréchal PETAIN). Quant à lui qui avait la possibilité de quitter l'Indochine, il s'efforçait de rejoindre les troupes du Général DE GAULLE, mais ne pouvait donner un conseil identique à ceux qui comme nous, résidions en Indochine (Je tiens ce propos d'un ami membre du Grand Conseil).

Les Japonais nous montrèrent tout de suite que nous étions un peuple considéré comme vaincu et ils attaquèrent nos postes frontières, nous firent connaître leurs exigences et finalement attaquèrent LANG SON où la garnison fut obligée de se rendre à des forces infiniment supérieures. Déjà le Général CATROUX avait dû avant l'Armistice composer avec eux.

Il fallut accepter certaines nouvelles revendications libre usage de certains aérodromes, facilités de circulation de leurs trains devant les conduire vers la Malaisie, etc...

Et naturellement un malheur n'arrivant jamais seul, le SIAM (ou THAILANDE) en profita pour nous déclarer une guerre, dont peut-être en France vous n'avez pas entendu parler et qui dura quelques mois. Comme nous n'avions presque pas de munitions, pas de possibilités d'en fabriquer et que nous avions même reçu des amorces détonateurs de France bonnes à rien, car faisant partie de lots rebutés par les arsenaux de la Métropole (je tiens ce fait du général qui commandait alors l'artillerie de toute l'Indochine) la lutte se termina par l'obligation de céder à la THAILANDE plusieurs districts dont celui très riche, de BATTEMBANG, prélevé sur le Cambodge.

C'était la guerre, mais pour notre vie matérielle nous ne souffrions guère. Rien de comparable à ce que vous avez connu en France. Les Américains n'étant pas encore en guerre et les Britanniques ayant fort à faire ailleurs, les Japonais avaient la possibilité d'envoyer des bateaux avec des conserves et des produits industriels. Il y avait encore de l'essence.

Nous n'étions privés que des produits français, à savoir le pain de blé (pendant 4 ans nous mangeâmes du pain de riz) et le vin (nous bûmes de l'eau et du thé). Un signe tangible de la guerre pour nous c'était de voir lorsque nous allions à SAIGON, les camps de prisonniers blancs (Australiens, Anglais et Néerlandais) gardés par des Jaunes. Que c'était triste.

Mais tout allait changer à la période suivante.

2ème PERIODE - De PEARL HARBOUR au 6 Mars 1945.

Pendant cette période de 3 années nous vécûmes toujours sous la conduite de l'autorité française, c'est-à-dire que le drapeau tricolore flottait partout et qu'on ne voyait de drapeaux japonais que le jour de fêtes nippones (et seulement devant les résidences des officiers généreux japonais).

Cette maintenance de l'autorité française nous la dûmes à la clairvoyance, à la fermeté et aux habiletés manoeuvrières de grand marin et de grand chef qu'était l'amiral DECOUX.

Il était obligé de louvoyer, de temporiser, de gagner du temps pour ne céder aux Japonais de plus en plus exigeants que le strictement impossible à refuser. Une fois où je déjeunais chez lui, il me dit "Ah! vous ne savez pas quelle patience il faut avoir avec ces gens-là pour ne céder que le minimum!".

Quoi qu'il en soit si nos dirigeants étaient obligés de manoeuvrer les autres français avaient aussi de sérieuses obligations

D'abord : VIVRE matériellement.

Ensuite : Maintenir en fonctionnement les activités de l'Indochine.

Car nous étions en pleine période de BLOCUS TOTAL. Il n'arrivait bien entendu plus rien de France où d'ailleurs vous n'aviez pratiquement rien; même pas de courrier, un seul télégramme de notre fils tous les trois mois. Mais le JAPON malgré ses promesses de ravitaillement (en compensation de certaines facilités qui leur avaient été cédées) ne pouvait rien nous fournir puisque tous le fret était coagulé par le fond par les torpilleurs américains ou britanniques.

Les répercussions sur notre nourriture se firent un peu plus sentir. Outre l'absence : de blé et de vin, nous manquâmes de pomme de terre (le peu qui poussait dans certaines régions ne pouvant plus circuler à l'intérieur de l'Indochine)? Bien entendu pas non plus de légumes verts, ni de conserves.

Nous vécûmes d'une manière plus locale ne manquant jamais de riz, ni de sucre, n'osant plus boire de lait (dont un professeur à l'Ecole de Médecine d'HANOI) nous avait informé qu'on le coupait avec de l'urine). Les pommes de terre furent remplacées par des ignames (dont Jules VERNE nous parle) des tarots. Au lieu d'épinards des liserons d'eau ; au lieu de lentilles des Dao-Kinh. Nous avions aussi des haricots baguettes, des haricots germés (qui sont des graines soja). Nous ne manquâmes jamais de viande, d'oeufs, ni de café;

Cependant pour nous européens, certaines vitamines nous manquaient et nous eûmes des commencements de maladies de carence genre Béri-Béri.

Il faut ajouter que les médicaments se faisaient rares et que les médecins de l'Armée Coloniale qui nous soignaient étaient parfois obligés de recourir à des médicaments du temps de la conquête. (Personnellement pour une éruption de furonculose on me fit des injections intraveineuses de SO_4 Cu ammoniacale qui faisaient bien souffrir car c'était un cristalloïde et non un colloïde). L'émétine dont nous avons besoin pour la dysenterie était extrêmement rare ainsi que le sulfate de strychnine qu'on est obligé de lui adjoindre pour les piqûres. Quant à la Quinine dont on ne peut pas se passer dans ces pays impaludés, il fallut la fabriquer sur place, et cela fera partie de ce que je vais dire maintenant au sujet des problèmes industriels.

Au point de vue industriel il fallut tout faire.

Je commencerai donc par la Quinine puisque je viens de l'évoquer.

...../.....

Les matières premières existaient sur place et un pharmacien militaire en fabriqué, mais pour cela comme le seul solvant possible dans la fabrication était le PETROLE, tout le stock de pétrole de l'INDOCHINE fut réquisitionné et mis à la disposition du service de santé.

ESSENCE - Il n'y en avait plus, on marchait à l'alcool qu'on pouvait facilement préparer à partir de la canne à sucre. Il fallut changer le diamètre des gicleurs.

MAZOUT et FUEL OIL - Il n'y en avait plus pour les automotrices, les moteurs à huile lourde. On fonctionna à l'huile de poisson élaborée au bord du Toulé-Jap (grand lac sur le Mékong)

HUILE DE GRAISSAGE - Il n'y avait plus d'huile minérale. On pouvait lubrifier avec des huiles végétales convenablement rectifiées (ce furent des Ingénieurs de la SHELL qui s'en occupèrent).

Mais nous eûmes au début des incidents. A huit jours d'intervalles je fus appelé à visiter une boîte à huile d'un wagon de 1^{ère} classe pleine de résine (au lieu d'huile) et une fraiseuse dont le carter était lui-même plein d'une matière filandreuse.

Nous nous perdîmes d'abord en conjectures, jusqu'à ce qu'une étude poussée montre que si une boîte ou un carter étaient insuffisamment lavés et mal débarrassés de l'huile minérale (une trace de celle-ci suffisait à provoquer la prime en masse de l'huile végétale).

Et ainsi pendant cette période mes camarades et moi-même nous eûmes à résoudre des problèmes auxquels nous n'avions jamais songé et dont j'énumère certains rapidement :

Fabrication de l'antimoine pour les métaux anti-friction (il y avait bien du minerai, mais aucune documentation pour la métallurgie qu'il fallut réinventer avec les déboires qui en résultent).

Fabrication de la fonte et de l'acier (création au Tonkin de petits hauts-fourneaux)

remplacement des ressorts hélicoïdaux des tampons de wagons (qu'on n'a jamais pu fabriquer en Indochine) par des tampons en caoutchouc qu'on avait sur place.

Fabrication de pneus par l'industrie locale (à partir de caoutchouc que nous avions, de soufre local, de coton local dans des moules en acier qu'on chargeât mes ateliers d'usiner). Ces pneus dits "DRAGON" duraient 3.000 Kms.

Il fallut faire durer les bandages des locomotives des voitures des wagons etc...

On démonta les grilles des façades des villas pour obtenir du fer rond à matricer les rivets pour chaudières de locomotives etc...

Et je terminerai cette énumération fastidieuse en vous disant que j'avais personnellement sous mes ordres un Atelier de quincaillerie de 400 ouvriers qui passaient leur temps à tirer à la lime les mille petites pièces de détail qui existent dans les véhicules de chemin de fer et qui sont habituellement fournies fondues par des ateliers spécialisés et que nous devions fabriquer nous-même

.../....

nos électrodes de soudure électrique en recherchant les meilleurs (ou plutôt les moins mauvais) revêtements avec des matériaux locaux.

C'est au cours de cette période que nous commençâmes à sentir la guerre.

Les ateliers de Chemin de fer que j'avais dirigés en ANNAM jusqu'en 1942 étaient pulvérisés au début de 1943 par un bombardement très précis à basse altitude (il n'y avait aucune DCA) par les américains, obligeant les diverses sections de réparations à s'égailler dans la nature.

HANOI lui-même était bombardé en Décembre 1943. Les lycées cessaient de fonctionner à HANOI et les familles et les enfants se réfugiaient soit à DALAT, soit à BANA (station d'altitude en ANNA soit au Tamda (au Tonkin) en tout cas, loin de l'axe ferroviaire utilisé par les transports japonais et que les bombardements systématiques des Alliés coupèrent en une cinquantaine de tronçons. Les voyages en Indochine devinrent alors des expéditions et fin 1944 et début 1945 la plupart des familles se regroupèrent.

Nous ne savions bien entendu que très peu de chose sur ce qui se passait en France, à part les débarquements des Alliés.

Et cette drôle de vie continuait avec la sensation j'y insiste pour le commun des français d'Indochine que nous maintenions l'autorité française jusqu'au bout.

3ème PERIODE -

Malheureusement et d'est la 3ème période, des actions non connues du public s'exerçaient.

En effet, à partir du 9 Mars 1945, les choses allaient changer. Les Japonais que depuis près de 5 ans les qualités manoeuvrières de l'amiral DECOUX avaient réussi à maintenir dans une position non délibérément hostile, se dédidaient brusquement à nous attaquer.

A quoi attribuer ce changement d'attitude ?

Les autorités locales connaissant de longue date la mentalité autochtone tenaient avant tout à faire respecter la France son pavillon, à en maintenir la suprématie dans l'esprit des Annamites. Pour cela elles naviguaient à la cape, espérant l'effondrement de l'Allemagne, qu'elles savaient imminent.

Moins de 2 mois après en effet c'était la reddition de l'Allemagne sans condition et il est à peu près certain que cette navigation précédente eut permis d'éviter un coup de force des Japonais qui n'auraient jamais osé nous attaquer après que leur principal allié ~~mitxmix~~ été mis à bas.

Mais il y avait en France un nouveau pouvoir dont les Autorités françaises d'Indochine n'émanaient pas, le Gouvernement provisoire.

.../....

Le gouvernement dans l'euphorie de la libération en France et des revers subis par l'Allemagne, voulut brusquer partout les choses, sans connaître suffisamment les conditions locales dans lesquelles nous vivions.

Et c'est alors que des émissaires du ~~gouvernement~~ gouvernement provisoire furent parachutés en Indochine et obligèrent le Cm Gl Amiral DECOUX à s'adjoindre un conseil de notabilités sympathisants à la nouvelle politique et par le truchement du dit conseil à raidir son attitude vis à vis des Japonais.

Or un tel raidissement conduisait évidemment à la rupture. Il n'aurait donc dû se concevoir que si nous avions eu des armes pour résister ce qui n'était pas hélas ! comme je l'ai déjà dit le cas. Les autorités locales, elles, estimaient qu'il fallait à tout prix même avec des concessions mineures aux Japonais, maintenir la souveraineté française pour pouvoir remettre à l'Indochine française dans son intégralité (et sans qu'elle ait goûté de l'indépendance) au nouveau pouvoir quel qu'il soit en France. Car bien entendu il n'était nullement question de sécession ni de république autonome française d'Indochine.

Le nouveau pouvoir n'aurait eu que du bénéfice à ne rien faire et à attendre que l'Indochine lui soit ramenée sans coup à férir.

Quoi qu'il en soit après avoir résisté aux pressions exercées sur lui, l'amiral DECOUX dut se soumettre. Il fut ainsi amené à refuser certaines demandes des Japonais et après des tractations longues avec des hauts et des bas, ce fut l'attaque du 9 Mars 1945 à 20 heures.

Rien ne faisait présager celle-ci aux Français moyens puisque ma famille et moi-même sommes allés ce soir là nous promener au jardin Botanique d'Harin d'où nous rentrâmes à 19h.

Nous habitions le long d'un boulevard qui bordait la Citadelle et vers 19h 30 nous entendîmes dans la rue des bruits métalliques insolites. Renseignements pris, notre cuisinier nous dit que c'étaient des Japonais qui mettaient du matériel devant chez nous. En fait c'était une batterie de mortiers.

Et à 20 h la fusillade et le tir des canons commencèrent. Des balles françaises de mitrailleuses lourdes entrèrent dans notre appartement et il fallut ~~s'abriter~~ s'abriter dans la tranchée. Le combat dura jusqu'au lendemain 16 heures, moment où le silence se fit brutalement. La citadelle d'HANOI après un baroud d'honneur venait de capituler. Et ce fût ~~l'occupation~~ alors l'occupation japonaise.

Obligation d'aller déposer les armes personnelles les jumelles, les appareils photographiques, les postes de radio.

Il y eut des visites domiciliaires avec vols, des assassinats de français, des viols.

...../.....

Cela dura quelques jours, mais les Japonais préférèrent alors nous donner un coup dont nous ne nous relèverions pas. Ils proclamèrent l'indépendance de l'Indochine.

Dans leur for intérieur ils se doutaient que c'était pour eux bientôt la fin et ils voulaient que leurs actes aient des répercussions bien plus lointaines que leur propre mise à genoux.

A dater de ce jour nous eûmes à faire avec les Indochinois. Ils voulurent d'abord se saisir de toutes les administrations. Ils y réussirent avec mille avanies pour les Français mis à la porte. Ils traînèrent le trésorier payeur général dans les rues d'HANOI en le flagellant et quelque temps après il en mourut.

Un seul service leur échappa, celui des Chemins de fer auquel j'appartenais. Les japonais pour des raisons stratégiques le conservèrent avec comme conseils dans les postes supérieurs, les Ingénieurs Français. Ayant reçu de l'amiral DECOUX la consigne de rester à nos postes pour maintenir le principe que le personnel annamite était incapable d'administrer au Chemin de fer, nous y restâmes en travaillant le moins possible, en doublure du personnel homologué japonais et avec le respect de ne rien faire contre l'honneur du pavillon français. Et çahin-çaha cela dura jusqu'à la défaite japonaise.

Mais pendant cette période quelles choses tristes nous vîmes du fait de la carence des indigènes et de la non-ingérence des japonais.

FAMINE - Les gens mouraient dans la rue sous nos fenêtres, dans une natte et devant l'hôpital Yersin à HANOI où il n'y avait pas de place pour les recevoir.

CHOLERA - Les indigènes mouraient sans soins, on les ramassait le matin dans des charrettes.

SEVICES CONTRE LES BLANCS - Arrestations sans motifs, vérification si votre canne n'était pas une canne à épée.

BRUTALITES - Obligation de se soumettre au batillonnage (en nous laissant partir avec les doigts pleins d'encre et en se moquant de nous)
Assassinats nombreux de Français sans motifs.
Attaques dans les rues et en pousse-pousse pour voler les bagues, les colliers, les bijoux, les stylos. Et ensuite dans la rue Paul Bert à HANOI vente des stylos volés dans une espèce de bourse en plein vent.

Vols domestiques - Et si vous alliez vous plaindre il ne fallait surtout pas accuser vos serviteurs sans quoi l'on vous arrêtaient vous - mêmes sous l'accusation "Français tous voleurs"? Et impossibilité d'obtenir justice ou restitution.

Les Français étaient sans protection (20.000 perdus dans une population d'une vingtaine de millions) car pas comme en France d'administration française, mais des annamites et des japonais hostiles.

.../...

Nous vîmes des Français mendiants. Les français d'HANOI bénéficiaient d'aide temporaire de certains compatriotes, mais les colons français chassés de la brousse devaient venir mendier à domicile.

Par ailleurs, ceux qui avaient un peu d'argent en banque devaient aller le chercher tous les deux jours avec parcimonie et pour subsister (car le prix de la vie augmentait tous les jours) nous dûmes vendre beaucoup de choses à des annamites qui étaient à l'affût de nos difficultés.

Les annamites (que supervisaient les japonais) nous humiliaient au maximum. Et dans ces pays où il est très difficile de se passer de domestiques et en particulier de cuisinier, des boycottages interdisant la vente aux domestiques des français se produisaient fréquemment.

Et lorsque nous mangions nous ne savions pas si nous ne serions pas empoisonnés. Combien de Français sont morts d'avoir mangé de la soupe au datura, il m'est difficile de le dire, mais très souvent on nous citait : Un tel ; un tel...

Et stoïquement parfois nous mangions une soupe rosée qui contenait de la crevette et qui aurait pu aussi bien être au datura.

Je rends cependant hommage à un vieux cuisinier que nous avons depuis 6 ans et qui a été parfait pour nous. Il a caché pendant plusieurs mois, depuis le jour de l'attaque japonaise les bijoux que ma femme lui avait confiés et il les a rendus. Il n'en a pas été de même pour tous les Français.

Nous avons eu des vols de jour (pendant notre repas dans la pièce au-dessus de nous, par nos domestiques) des cambriolages de nuit et aussi des avis d'avoir à nous enfermer car on tuait tous les français.

Certains annamites compatissaient à notre sort mais ils se méfiaient car le Viet Minh commençait à naître et à espionner.

ce

J'en aurai terminé avec que nous subîmes des Annamites lorsque j'aurais dit que notre cohabitation dans les mêmes bureaux où nous étions censés les commander, avec nos anciens subordonnés n'était pas très drôle et qu'ils crachaient souvent vers nous.

Cependant notre amour propre de français eût durant cette occupation japonaise quelques satisfactions.

Quelques accidents de chemin de fer s'étant produits nos homologues japonais nous transmirent pour avis, les rapports rédigés en Annamite (quoc ngu)? Nous leur renvoyâmes avec la mention "A présenter en français" nous ne comprenons pas l'annamite. Il en résulta que les japonais, puissance occupante, obligèrent les annamites, puissance indépendante, à rédiger leurs rapports en français, langue de la puissance vaincue. Les Japonais obligèrent même les annamites à se servir du français dans leurs transmissions téléphoniques de service pour l'exploitation du chemin de fer à voie unique car nous avions affirmé à nos homologues japonais que la langue française moins phonétique et plus riche en nuances permettait moins d'erreurs d'interprétations et par suite moins de risques d'accidents.

.../...

Et pendant ce temps là, d'autres Français, tous les officiers, quelques civils étaient internés à la Citadelle d'HANOI sous la surveillance japonaise (comme ce le fut dans d'autres villes) et de nombreux surent le typhus. Certains moururent de sévices.

Quant aux soldats ils étaient envoyés dans des camps de travail comme celui d'HOA-BINH au Tonkin, d'où ceux qui revinrent restèrent longtemps malades des suites de paludisme, de dysenterie de plaies incurables.

Les Japonais avaient d'ailleurs commencé à se déconsidérer dès le 9 Mars. A LANG-SON avant d'attaquer ils avaient invité dans le cadre de la cohabitation où nous vivions depuis quatre ans les officiers Français à dîner, et tous ceux ci furent pris pendant le dîner. On les passa tous à la mitrailleuse après leur avoir fait creuser leurs tombes et c'est là que mon camarade de l'XX et du Lycée de VERSAILLES, le Général LEMONNIER fut décapité sur le bord de sa tombe pour avoir refusé de signer la capitulation de toutes ses troupes, dont certaines purent rejoindre la Chine en combattant.

Ils achevaient de se mettre au banc de l'humanité en préparant l'envoi de tous les Français dans des camps d'extermination. Devant les maisons occupées par les Français on installa au début d'Août 1945 des écritaux indiquant nos noms, âges, de façon à ce que personne n'échappe à l'enlèvement projeté pour le 22 Août et à notre transfert dans des camps de mendiants annamites, ce qui pour la plupart des Blancs, eût entraîné, vu le manque d'hygiène la mort à bref délai.

Mais les bombes de NAGASAKI et HIROSHIMA devaient par un paradoxe curieux nous sauver.

Le 15 Août, les Japonais capitulaient sans condition.

4ème PERIODE - A-lors commença la période d'anarchie.

Les Japonais avaient été chargés par la Commission d'Armistice de maintenir l'ordre, en attendant l'arrivée des Alliés.

Les Annamites profitèrent que les Japonais les laissaient faire pour exiger de plus en plus et lorsqu'on se plaignit à eux ils disaient avec un sourire asiatique "Vous savez bien vous-mêmes ce que c'est que d'être des vaincus".

En ce qui concerne le service des Chemins de fer auxquels j'appartenais, les Annamites nous pressaient de les leur céder. Mais nous voulions respecter la consigne qui nous avait été donnée "ne pas le remettre aux Annamites pour réserver l'avenir". Sous la pression dangereuse des Annamites, mes Chefs furent contraints de céder, mais ils remirent les dits services aux Japonais agissant pour le compte des Alliés.

Cela ne changea pas grand chose car les Japonais les remirent aux Annamites, mais nous n'avions rien signé avec ces derniers.

.../...

.../...

Cette période dura jusqu'au 11 Septembre 1945. Elle fut vraiment terrible et tous les jours c'étaient vols, matraquages, attaques.

La nuit nous nous relayions pour monter la garde avec des gourdins, de vieilles lampes électriques pour faire du bruit, des bouteilles de perrier vides, et, nous nous hélions de maison à maison.

Nous aspirions à voir arriver les Alliés.

Ils arrivèrent le 11 Septembre et c'est là la dernière période que j'appellerai Chinoise.

5ème PERIODE -

Nous savions depuis quelques jours que pour le désarmement des Japonais, l'Indochine avait été coupée en deux, le Sud jusqu'au 16ème parallèle étant ^{allé} remis aux Anglais, et le Nord du 16ème parallèle remis aux chinois (la Chine constituant à l'époque le 4ème Grand).

TCHANG KEI CHEK avait certes de belles et bonnes troupes bien entraînées et habillées à l'européenne ; mais comme elles n'étaient pas près de nous, on nous envoya ce qui était le plus proche, les Chinois du Yunnan, dépendant du Général LU-HAN.

C'étaient de véritables sauvages, n'ayant jamais vu de routes et marchant en colonnes par un dans les rues d'HANOI.

a Les Japonais sont un peuple civilisé, les Chinois qu'on nous envoyait avaient des mentalités de pirates. Je citerai à ce sujet une petite anecdote : "Un de mes subordonnés Ing des A et M d'ANGERS rencontre à HANOI un de ses camarades d'école, habillé en colonel chinois. Il l'invite à déjeuner et, au cours de la conversation il confie : "L'armée chinoise jusqu'au grade de commandant ce sont des coolies, et au-dessus des bandits.-Alors dit mon collaborateur tu es un bandit - Mais bien sûr.

Cela se passe de commentaire.

Cette occupation chinoise fut une erreur des Américains. On ne fait pas désarmer des Japonais dans un pays d'obédience blanche par des Jaunes.

On le vit bien car si nous eûmes une meilleure police pendant quelques mois, nous vîmes ce que pouvait signifier les mots "Chinoiserie" et "Casse-tête chinois" avec ces gens qui faisaient leurs répétitions de clairons à minuit.

Le trafic des piastres entre Chine et Tonkin avilit notre monnaie et nos moyens d'existence. Toutes les maisons qui avaient été occupées par les Japonais étaient considérées par droit de victoire par les Chinois comme leur appartenant, et ils les démontaient pierre à pierre pour en transporter les éléments en Chine par le train de LANG-SOM

En ce qui concerne le désarmement des Japonais ce fut la plus grosse cocasserie que nous connûmes. En effet les soldats japonais qui occupaient l'Indochine n'étaient pas originaires des Iles de l'Archipel nippon (qui se battaient ailleurs), mais bien des natifs de certaines marches conquises par les Japonais depuis 20 ans (Mongols, Mandchous, et EX

..../...

..../...

Et comme l'Armistice avait rendu à la Chine la MANDCHOURIE, la MONGOLIE, l'armée chinoise estima pouvoir incorporer les ressortissants de ces pays dans ses propres troupes.

Et de ces soldats hier japonais, elle fit en quelques jours, au moyen d'un brassard avec caractères rouges (auxquels nous ne comprenions rien) des authentiques soldats chinois.

Et cette équipe chargée de se désarmer elle-même, alla jeter les armes dans le grand lac.... pas trop profond cependant pour que le Viet-Minh paissant puisse s'en emparer.

Pendant cette période notre ravitaillement s'améliorera l'intendance française fonctionnant dans la Citadelle nous redonna du pain de blé.

Nous commençâmes à apprendre ce qui s'était passé en France.

Mais les Chinois mettaient des bâtons dans les roues pour éviter le retour des troupes françaises au Tonkin et il fallut que le Général LECLERC au début de Mars 1946 se batte contre les Chinois pour débarquer à HAIPHONG.

Entre-temps, le pouvoir civil s'était réinstallé à HANOI mais dans une enceinte appelée "LA MISSION" qui était imperméable aux contacts avec les anciens d'Indochine, tous suspects. Mais ceci est une autre histoire !

Je m'excuse, Messieurs, de la longueur de cet exposé, mais le sujet était très vaste et j'ai tenu loyalement à tout mettre en évidence.

Il y a bien sûr des tas de détails, d'anecdotes, de difficultés qui pourraient encore être contés, mais ils n'ajouteraient rien à ce long bavardage et il est déjà bien tard.

Roger MULLER
—